

JEAN **QUELLIEN**

TEXT O

La Bataille de Normandie

6 juin - 12 septembre 1944

100 jours en enfer



LA BATAILLE
DE NORMANDIE

DU MÊME AUTEUR

Les Plages du débarquement, OREP, 2008.

Normandie 44, OREP, 2010.

Les Américains en Normandie, OREP, 2012.

Le Journal de la bataille de Normandie, OREP, 2013.

La Seconde Guerre mondiale (1939-1945), Tallandier, 2015 ;

« Texto », 2017.

JEAN QUELLIEN

LA BATAILLE
DE NORMANDIE

6 juin-12 septembre 1944

100 jours en enfer

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Cartographie : © Flavie Mémet / Éditions Tallandier, 2014.

© Éditions Tallandier, 2014 et 2019 pour la présente édition.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4050-2

Sommaire

Table des cartes.....	9
Avant-propos.....	11

Première partie CLÉS POUR UNE BATAILLE

Le poids des hommes	18
<i>Materialschlacht</i> : une guerre de matériel.....	33
Une donnée capitale : la suprématie logistique des Alliés	59
La Kriegsmarine et la Luftwaffe incapables de couper le ravitaillement des Alliés	76

Deuxième partie JUN : CONSOLIDATION ET EXTENSION DE LA TÊTE DE PONT ALLIÉE

7 au 18 juin : les Alliés gagnent la bataille de la montée en puissance	90
Direction Cherbourg !.....	124
Forte résistance allemande autour de Caen.....	138
Les Normands plongés au cœur de la guerre	161

Troisième partie

JUILLET : LE MOIS LE PLUS NOIR POUR LES ALLIÉS

Attrition ou enlèvement ?	190
Dans Caen assiégé.....	199
9 juillet 1944, « Caen est à nous » :	
le long siège prend fin.....	211
Les Américains dans l'enfer des haies.....	233
150 000 Bas-Normands sur les routes de l'exode.....	257
Les Alliés à la recherche d'une stratégie pour sortir de l'impasse	265
Les armées allemandes au bord de la rupture	279
<i>Goodwood</i> et <i>Atlantic</i>	283

Quatrième partie

LA PERCÉE ET LA VICTOIRE

<i>Cobra</i> : des débuts peu encourageants	300
<i>Spring</i> : jour de deuil pour l'armée canadienne	307
Les Américains percent en direction d'Avranches.....	311
<i>Bluecoat</i> : la guerre en Suisse normande.....	327
Dernier coup de dés pour Hitler à Mortain.....	335
<i>Totalize</i> : les Canadiens repartent à l'assaut de Falaise ..	350
Cafouillages alliés pour clore la poche de Falaise-Argentan.....	360
De la poche de Falaise à la nasse de Chambois et au « couloir de la mort ».....	373
Fin de bataille en Normandie : la poursuite vers la Seine... et au-delà.....	389
Conclusion.....	409
Notes.....	415
Bibliographie	427
Index des noms de personnes.....	433
Index des noms de lieux	441

Table des cartes

1. La situation au soir du 6 juin 1944.....	89
2. Le front de la deuxième armée britannique, 30 juin 1944	101
3. Le front de la première armée américaine, 18 juin 1944	115
4. Les alliés piétinent, 30 juin-24 juillet 1944	271
5. Opérations <i>Goodwood</i> et <i>Atlantic</i>	287
6. Opération <i>Cobra</i>	317
7. La poche de Falaise	365

Avant-propos

Le mardi 6 juin 1944 à l'aube, les Alliés débarquent sur les côtes normandes. C'est l'opération *Neptune*, première phase du plan *Overlord* dont l'objectif est la libération de l'ouest de l'Europe.

Chaque année ou presque, les médias nous rappellent l'événement, laissant implicitement entendre, *ipso facto*, que la libération de la France et celle d'une partie du continent étaient forcément acquises. Lors des derniers grands anniversaires (1984, 1994, 2004, voire 2009 avec la venue de Barack Obama, 2014), presse écrite, radios et télévisions du monde entier s'abattent sur la Normandie et donnent à la commémoration un retentissement planétaire. Puis les journalistes rangent caméras, micros et stylos. Le 25 août, soit 80 jours plus tard, les médias se réveillent pour rappeler un autre fait majeur de la guerre – pour la France du moins –, la libération de Paris. Pendant ce temps, ils sont restés muets sur ce qui se passait en Normandie. Et pourtant, c'est là que se jouait le sort de la guerre à l'ouest. Une âpre bataille qui dura 100 jours, jusqu'à la prise dramatique du Havre le 12 septembre. De toute évidence, la mémoire collective a privilégié et continue de privilégier le débarquement par rapport à la bataille de Normandie. Il y a là non seulement une singulière injustice, mais surtout une erreur d'appréciation historique de première grandeur !

Au soir du 6 juin, même si tous les objectifs sont loin d'avoir été atteints, on peut considérer que le débarquement est une réussite. Sauf devant Omaha, les Alliés ont ouvert une tête de pont d'une dizaine de kilomètres de profondeur. Le « mur de l'Atlantique » s'est écroulé en moins d'une journée. Les pertes totales des Alliés, soit 11 000 hommes tués, blessés ou disparus, sont nettement inférieures aux prévisions, de l'ordre de 25 000.

L'assaut pouvait-il échouer ? Évidemment, l'historien dispose d'un énorme avantage sur les contemporains puisqu'il sait, lui, comment les choses se sont déroulées. Cependant, force est de constater que les conditions étaient réunies pour assurer le succès de l'opération *Neptune*. D'abord en raison des forces engagées : 156 000 hommes mis à terre face à 80 000 Allemands dans la zone de débarquement ; 5 000 navires ; 12 000 avions disponibles contre quelques centaines pour la Luftwaffe. À cette disproportion s'ajoute une donnée capitale dans ce genre d'opération : l'effet de surprise à la fois stratégique et tactique. Surprise stratégique puisque l'état-major allemand, abusé par le plan d'intoxication *Fortitude*, s'attendait bien davantage à un débarquement dans le Pas-de-Calais et avait adapté son système défensif en conséquence. Surprise tactique grâce aux aléas climatiques. La tempête déferlant sur la Manche début juin avait abouti au report du débarquement du 5 au 6 juin. Mais les Alliés, grâce à leurs stations météo dans l'Atlantique nord, étaient au courant de l'accalmie – très relative – qui se dessinait pour le 6 juin. Les Allemands, eux, ne disposaient pas de cette information. Vu le très mauvais temps, ils jugèrent inutile d'envoyer leurs habituelles patrouilles de reconnaissance maritimes ou aériennes dans la nuit fatidique du 5 au 6. Le général

Bradley, commandant en chef des troupes américaines, dira plus tard : « Ce tournant capricieux du temps fut notre cheval de Troie. »

Le débarquement du 6 juin 1944 a été un succès, mais était-il forcément décisif ? Répondre automatiquement « oui » serait une erreur ; car débarquer est une chose, pouvoir exploiter la situation à partir de la tête de pont ainsi ouverte en est une autre. L'histoire nous montre bien des exemples de débarquements réussis dont les suites se sont avérées beaucoup moins fastes. Il faut ainsi se souvenir du débarquement allié dans la presqu'île de Gallipoli en avril 1915 qui se termina par un rembarquement sans gloire en décembre. Quelques mois seulement avant l'assaut en Normandie, le 22 janvier 1944, les Alliés ont débarqué à Anzio, non loin de Rome. Il s'agissait de contourner l'obstacle de la fameuse ligne Gothique. 60 000 hommes et 5 000 véhicules sont mis à terre. La surprise est totale pour les Allemands, mais ils se ressaisissent vite et lancent des contre-attaques violentes qui ont pour effet de coincer les Anglo-Américains dans leur étroite tête de pont, pendant quatre mois, jusqu'à la rupture du front allemand grâce à une percée plus au sud.

Le sort à moyen et long terme du débarquement en Normandie n'est nullement assuré au soir du 6 juin. Ce qui décide du succès ou de l'échec d'*Overlord*, ce sont les longs et sanglants affrontements entre Alliés et Allemands qui vont suivre et durer pendant près de trois mois au lieu des trois semaines prévues. À ce titre, la bataille de Normandie mérite donc toute l'attention, autant – sinon plus – que le débarquement qui n'en est que le prélude, l'ouverture.

*

* *

On peut parler de la guerre, ou d'une bataille, en se plaçant à des niveaux différents. La publication, en 1945, des reportages d'Ernie Pyle, le plus populaire des correspondants de guerre alliés, s'accompagnait, en guise de post-face, d'une citation assez pénétrante de l'écrivain John Steinbeck à ce sujet : « Il y a en réalité deux guerres, et elles n'ont pas grand-chose en commun. Il y a la guerre qui comporte cartes et mouvements de troupes, campagnes, armées, divisions, régiments et théories balistiques : c'est la guerre des généraux. Puis il y a la guerre du troufion, souvent en proie au cafard et harassé de fatigue, parfois drôle, et parfois encore se laissant aller à la violence ; du troufion qui lave ses chaussettes dans son casque, rouspète à propos de l'ordinaire, fait de l'œil aux femmes et accomplit avec dignité, courage et une certaine dose d'humeur, la besogne la plus répugnante que le monde ait connue¹. »

Les deux approches sont nécessaires et complémentaires. L'une est indispensable à la compréhension de ce véritable jeu d'échecs qu'est la stratégie, et donc au déroulement des combats. L'autre permet d'appréhender le vécu des combattants sur le terrain ; d'approcher de près la violence, la peur, le sang et la mort ; de voir des corps déchiquetés par les obus ou les bombes ; de respirer l'odeur insoutenable des chairs en décomposition, celles des hommes comme celles des animaux.

Dans cette optique, il a été fait appel à tous les témoignages. Ceux des chefs, tels qu'Eisenhower, Rommel, Bradley, von Rundstedt, Montgomery... mais aussi ceux de simples combattants, qui avaient pour nom Austin Baker, Kurt Misch, Marvin Smith, Edwin Schmieger, Patrick Nolan ou Helmut Richter... De même, ont été utilisés nombre de reportages de guerre ; ils apportent

un regard, sinon objectif, du moins extérieur et empreint d'un certain recul.

*
* *

Nombre d'ouvrages consacrés à la bataille de Normandie – et parfois des meilleurs – ignorent superbement le sort des populations civiles, brutalement plongées au cœur de l'un des affrontements les plus gigantesques de la Seconde Guerre mondiale. À la fin du mois de juillet 1944, on ne dénombre pas moins de deux millions de combattants s'affrontant sans merci dans une région qui comporte alors pratiquement moitié moins d'habitants. En vérité, il ne s'agit donc pas d'une bataille se déroulant parmi la population, mais bien plutôt d'une population perdue au beau milieu d'une bataille. Or, à lire certains livres, tout porte à croire que les combats se déroulent entre soldats, dans un désert ou sur un atoll désolé ; que les balles, les bombes et les obus ne blessent ou ne tuent que des militaires. C'est faire injure aux 20 000 Normands qui ont péri au cours de l'été 1944 ; c'est oublier aussi la destruction de toute une région, l'anéantissement de villes et de villages entiers.

La bataille s'est prolongée beaucoup plus longtemps que prévu, allongeant d'autant son triste bilan. Pendant trois mois, la population, prise au dépourvu, s'est trouvée ballottée par la guerre. Elle a dû subir les terribles bombardements aériens ; plus de 100 000 hommes, femmes et enfants ont mené une vie de réfugiés dans les granges et les étables des fermes aux alentours des villes dévastées ; 150 000 personnes, contraintes de fuir les combats, ont connu les affres d'un exode vers l'inconnu, sur des routes pleines de dangers. Combien d'autres ont vécu des

LA BATAILLE DE NORMANDIE

heures d'angoisse au fond d'une tranchée creusée par un vétéran de la Grande Guerre, recroquevillés dans un fossé, cachés dans une carrière souterraine, voire au fond d'une mine de fer ?

Nous nous sommes donc efforcé de réparer cet « oubli » – à moins qu'il ne s'agisse d'une forme de dédain – en accordant aux civils la place qui doit leur revenir dans tout récit de la bataille de Normandie.

Première partie

CLÉS POUR UNE BATAILLE

La compréhension du déroulement de la bataille de Normandie nécessite une bonne connaissance préalable des forces en présence, des points forts et des faiblesses de chacun des deux camps ; autrement dit, de ce que les Anglo-Saxons nomment le *background* : l'arrière-plan, les données de base.

Et d'abord le nombre et la valeur des soldats engagés sur le terrain, mais aussi l'organisation et l'efficacité du haut commandement. Le poids des hommes est une chose, l'importance et la qualité du matériel et de l'armement en est une autre, susceptible de réduire les écarts, voire d'inverser la donne. C'est précisément ce que met en avant un rapport du haut commandement allemand à l'ouest daté du 23 juin 1944 : « De tous les échanges et conversations, il ressort que le soldat allemand se considère comme un combattant supérieur à l'Anglais ou l'Américain. Mais à quoi peut bien servir ce sentiment de supériorité alors que l'ennemi déploie une quantité de matériel telle que même la détermination à se battre la plus puissante qui soit ne peut plus nous garantir la victoire¹. »

Le poids des hommes

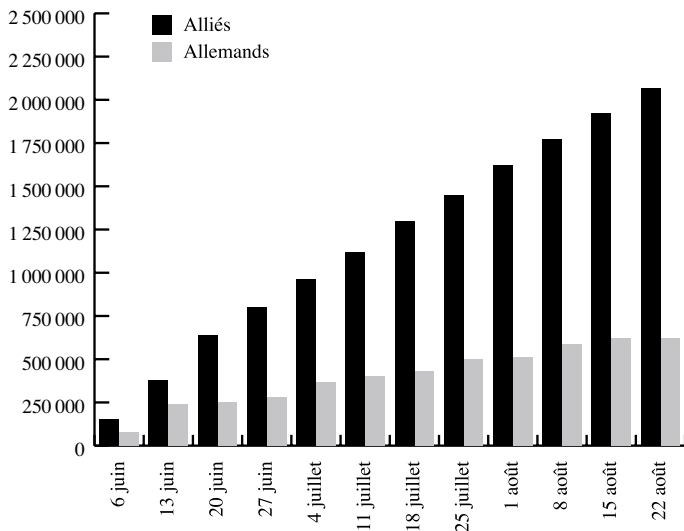
Du début de la bataille jusqu'à sa fin, les Alliés disposent d'une forte supériorité numérique en Normandie. Les 156 000 hommes mis à terre le 6 juin n'avaient en face d'eux que 80 000 Allemands. Cet avantage de départ ne sera jamais remis en cause ; tout au contraire, il ira en se renforçant. Pourtant von Rundstedt, commandant en chef à l'ouest, disposait d'environ 800 000 hommes. Mais une grande partie de ses troupes était disposée entre la Dives et les Pays-Bas, dans une zone que le haut état-major de la Wehrmacht estimait toujours particulièrement menacée, même après le débarquement en Normandie. Le machiavélique plan d'intoxication *Fortitude* avait fait croire à l'adversaire qu'une armée – en fait purement virtuelle – allait bien débarquer dans le Pas-de-Calais, très proche des côtes anglaises, tenu par la XV^e armée de von Salmuth et non sur les rivages de la baie de Seine, trop éloignés, qui en conséquence avaient été laissés à la garde de la médiocre VII^e armée de Dollmann. Or, sans doute bien au-delà de ce que pouvaient espérer les Alliés, l'habile subterfuge eut une vie particulièrement longue ! Ainsi, on peut lire dans le rapport du service de renseignement du groupe d'armées « B » de Rommel un passage concernant l'appréciation des forces adverses en date du 2 juillet 1944 : « Les forces rassemblées par l'ennemi sur le continent comportent 30 divisions. En Grande-Bretagne, il y a encore 64 grandes formations qui se tiennent prêtes, dont environ 54 peuvent être envoyées sur le continent. À cela s'ajoutent les divisions encore disponibles aux États-Unis, qui peuvent être envoyées au rythme de 2 ou 3 par mois². » L'erreur, entretenue par des agents de renseignement allemands en Angleterre...

retournés par l'Intelligence Service, est toujours aussi manifeste le 23 juillet 1944 : « En Grande-Bretagne, il y a encore 52 grandes formations qui se tiennent prêtes dont environ 42 peuvent être envoyées sur le continent. » Dans ces conditions, le haut commandement allemand persiste à croire que le débarquement en Normandie n'est qu'un leurre destiné à lui faire dégarnir les défenses du Pas-de-Calais où l'assaut décisif aura certainement lieu dans un deuxième temps. Il faudra attendre la fin juillet et le début du mois d'août pour qu'une demi-douzaine de divisions de la XV^e armée soient envoyées en Normandie, alors qu'il était devenu impossible d'inverser le rapport de force. Eisenhower dira à ce propos : « La XV^e armée allemande qui, si elle avait été engagée dans le combat en juin et juillet, aurait dû sans doute nous battre par le simple jeu des effectifs, resta l'arme au pied dans toute la période critique de la campagne. Ce n'est que lorsque la percée fut réalisée que ses divisions d'infanterie furent amenées à l'ouest en franchissant la Seine, trop tard pour exercer la moindre influence sur la course à la victoire³. »

Dans l'immédiat, les renforts sont puisés en Bretagne et souvent beaucoup plus loin, dans le sud-ouest de la France ou même en Scandinavie. Dans le même temps, Hitler prive la VII^e armée du renfort appréciable des 35 000 hommes de la garnison des îles Anglo-Normandes, lourdement occupées depuis l'été 1940, se refusant obstinément à abandonner le seul territoire britannique tombé entre ses mains. À la mi-juin, deux divisions blindées, les 9^e et 10^e SS Panzerdivisionen, ont bien été rappelées du front de l'Est. Ce seront les seules, car Staline, fidèle à ses engagements, a déclenché le 22 juin (jour anniversaire de l'invasion du pays en 1941) l'opération *Bagration* : une offensive de très grande envergure qui enfonce le front allemand en Biélorussie et empêche l'état-major de

la Wehrmacht d'envoyer des renforts supplémentaires à l'ouest.

Troupes engagées en Normandie
(total cumuléatif sans prise en compte des pertes)



Par là se révèle un fait capital : l'issue de l'opération *Overlord* se joue évidemment en Normandie, mais aussi en grande partie à 2 000 kilomètres de là, en URSS, où la conduite de la guerre contre l'Armée rouge constitue pour l'Allemagne un véritable gouffre en hommes, en matériel et en munitions qui feront défaut à l'autre extrémité de l'Europe. Ainsi, en juin 1944, l'armée allemande compte – y compris les troupes envoyées par les pays alliés ou satellites du Reich – 3 370 000 hommes, faisant face aux 6 400 000 hommes de l'Armée rouge ; près des deux tiers

des effectifs de la Wehrmacht sont engagés sur le front de l'Est.

S'ils sont présents, eux aussi, sur plusieurs fronts, les Alliés ont cependant concentré la majeure partie de leurs ressources humaines et matérielles sur le théâtre d'opérations européen, l'ETO (European Theater of Operations), qui n'englobe pas l'Italie. Ainsi, à la fin de l'été 1944, 1 800 000 hommes appartenant à l'armée de terre des États-Unis (soit 61 %) combattent en France, contre 750 000 en Italie et 400 000 dans le Pacifique aux côtés de 470 000 marines.

À la date du 20 juin, les Alliés ont renforcé leur avantage numérique en envoyant 640 000 hommes sur le front de Normandie, où leur font face 250 000 Allemands. Début juillet – en ne tenant pas compte des pertes –, près d'un million de soldats américains, britanniques et canadiens ont été engagés face à 350 000 Allemands ; au 1^{er} août, 1 600 000 contre 510 000, soit un peu plus de trois contre un. Certes, les pertes (tués, blessés, prisonniers, disparus) sont, au 25 juillet, un peu plus élevées pour les Alliés que chez les Allemands (124 000 contre 117 000), mais elles sont comblées beaucoup plus aisément.

Longtemps, les remplacements ne posèrent aucun problème chez les Américains. C'est seulement dans les derniers mois de la guerre qu'il fallut transférer dans les unités combattantes des soldats noirs, jusqu'alors cantonnés dans la logistique. Les problèmes survinrent plus tôt pour les Britanniques. À la fin de la bataille de Normandie, pour répondre à la menace d'une crise des effectifs, on dut « cannibaliser » la 59^e division d'infanterie pour combler les vides et engager dans les combats des unités étrangères intégrées dans l'armée de Sa Majesté : division polonaise, brigades belge, néerlandaise et, plus tard, tchèque.

Chez les Canadiens, les difficultés découlaient d'un problème politique récurrent. Le souvenir de la forte opposition des Canadiens francophones pendant la Première Guerre mondiale, lorsqu'il s'était agi d'aller combattre en Europe, avait laissé des traces profondes. Au Québec, on n'entendait pas « mourir pour le roi d'Angleterre » et des troubles graves éclatèrent entre les deux communautés en 1917. Le gouvernement canadien avait donc fait, cette fois, le choix de la prudence. Le rétablissement du service obligatoire, en 1940, ne s'appliquait qu'à la défense du territoire national. Seuls les volontaires iraient combattre outre-mer. Il se trouva cependant suffisamment d'hommes pour former plusieurs régiments francophones. Certains furent engagés en Normandie comme le fameux régiment de la Chaudière qui débarqua à Juno Beach le 6 juin, le régiment de Maisonneuve ou les Fusiliers Mont-Royal. À l'automne, l'importance des pertes obligea le pouvoir à remettre partiellement en cause le système du volontariat.

Le problème est de beaucoup plus grande ampleur du côté allemand où les pertes ne sont remplacées que dans une très faible proportion : 10 % au 25 juillet, pour atteindre un maximum de 19 % à la mi-août ; ce qui signifie qu'à cette date, les effectifs des armées allemandes en Normandie ont diminué de 128 000 hommes alors que ceux des armées alliées se sont approximativement maintenus. De ce fait, l'écart réel entre les deux camps s'accroît davantage encore. Cette impossibilité d'assurer les remplacements ne fait en réalité qu'accentuer un phénomène déjà bien perceptible avant le débarquement.

Nombre de divisions d'infanterie étaient déjà en sous-effectifs. Cette situation avait amené le haut commandement allemand à intégrer dans ces unités des bataillons d'Osttruppen. Ces « troupes de l'Est » étaient en fait d'anciens soldats soviétiques capturés en 1941-1942, plus

ou moins contraints de s'enrôler dans la Wehrmacht. 17 bataillons de Russes, Tatars, Géorgiens, Turkmènes..., soit un peu plus de 16 000 hommes, se retrouvèrent ainsi en Normandie. Ils ne firent pas preuve d'une grande pugnacité lors des combats. Commandant de la 709^e division, stationnée autour de Cherbourg, le général von Schlieben pouvait, à bon droit, s'interroger : « Il paraît douteux qu'on arrive à faire se battre des Russes, en France, pour l'Allemagne, contre les Américains⁴. » On vit même sur les côtes de la Manche une poignée d'hommes échoués là au terme d'une incroyable odyssée. Originaires de Corée, alors colonie japonaise, ils avaient d'abord servi sous la bannière nipponne. En 1937, lors d'affrontements entre l'URSS et le Japon en Mongolie, ils furent capturés par l'Armée rouge puis intégrés dans ses rangs. Faits prisonniers par les Allemands en 1941, ils se trouvèrent ensuite enrôlés dans les Osttruppen et tombèrent enfin aux mains des Américains, à des milliers de kilomètres de chez eux.

Enfin, parmi les troupes allemandes on trouve aussi des hommes provenant de régions annexées au Reich, tels des Alsaciens-Mosellans ou des Polonais. Faiblement motivés, un certain nombre d'entre eux profiteront de la débâcle allemande, en août, pour désertre avec la complicité de civils.

Sur le front, le déséquilibre des forces est moins grand qu'il n'y paraît en raison de la proportion très différente d'hommes appartenant aux troupes combattantes ou aux services de la logistique dans chacun des deux camps. L'armée allemande privilégie nettement la première catégorie au détriment de la seconde. Elle peut ainsi mettre en ligne – proportionnellement – davantage d'hommes, mais tout en pâtissant d'insuffisances flagrantes dans ses approvisionnements, beaucoup mieux assurés du côté allié.

Mais surtout, l'infériorité numérique est compensée en partie par la qualité des troupes et de l'encadrement avec des officiers et sous-officiers « professionnels » et compétents. Contrairement à une idée reçue sur le fonctionnement d'une machine de guerre supposée complètement nazifiée, lorsque la situation l'exige, des officiers subalternes savent prendre des initiatives personnelles. Même si la stratégie, souvent imposée de fort loin par le Führer, s'avère fréquemment inadaptée et maladroite, sur le terrain l'habileté tactique de l'armée allemande est indéniable, particulièrement dans le domaine défensif.

Un correspondant de guerre américain écrivit un jour : « Quand on compare le soldat américain, britannique ou canadien moyen au soldat allemand moyen, il est difficile de nier que l'Allemand est, dans la plupart des cas, un combattant d'élite. Il est mieux entraîné, plus discipliné, et la plupart du temps se charge de sa mission avec bien plus d'efficacité. L'Américain qui se bat aujourd'hui en Europe n'est pas satisfait, il ne voulait pas être là ; ce n'est pas un soldat, c'est un civil en uniforme. »

La confrontation des appréciations émises par nombre d'officiers ayant combattu en Normandie aboutit généralement à des constatations convergentes. Interrogé après la guerre par le grand spécialiste d'histoire militaire britannique Basil Liddell Hart, le général Blumentritt donna son impression sur ses anciens adversaires : « Les Américains attaquaient avec brio et possédaient un sens aigu de l'action par le mouvement ; mais un fort bombardement d'artillerie les faisait généralement reculer, même s'ils avaient réussi à pénétrer nos lignes. Au contraire, une fois que les Britanniques s'étaient accrochés à une position, ne fût-ce que depuis vingt-quatre heures, il devenait presque impossible de les déloger. Contre-attaquer les Britanniques nous coûtait toujours très cher⁵. »

Solide en défense, le fantassin britannique apparaît beaucoup moins à son aise lorsqu'il s'agit de passer à l'attaque. « Tout ce que je peux faire avec mes hommes – le genre d'hommes que j'ai –, confesse un officier, c'est de les persuader de sortir de leur trou, de marcher sur l'objectif, de faire là-bas un autre trou et de s'y terrorer⁶. »

Le général Hargest est un Néo-Zélandais rattaché à la 50^e division comme observateur. Les réflexions qu'il confie à ses carnets sont sans concession pour l'infanterie britannique : « La vieille manie qui consiste à ne pas faire confiance à ses propres armes continue à faire ici des ravages chez les fantassins. Ils demandent sans cesse l'appui de l'artillerie, surtout lorsqu'ils sont bloqués. Il n'y a pas d'élan dans leur progression. Dès que l'ennemi fait donner les mitrailleuses ou les mortiers, les soldats se jettent au sol et ne bougent plus. On perd des hommes, on perd le moral. Tout va de travers. Si nous avions de jeunes officiers décidés et entraînés pour aller de l'avant, nous pourrions sans doute arriver à quelque chose. Le soldat anglais acceptera les pertes et gardera son moral s'il voit des résultats. En parlant avec d'autres officiers, j'en viens à ces conclusions. Le moral des officiers et des soldats d'infanterie n'est pas au plus haut. Cela est valable aussi bien pour les nouveaux que pour les anciens. Les troupes n'ont pas la rage de la victoire⁷. »

Son diagnostic n'est pas plus tendre pour les troupes blindées : « Nos chars sont mal commandés et mal utilisés. Seuls notre supériorité numérique et notre magnifique soutien d'artillerie leur permettent de se maintenir sur le champ de bataille. Ils violent la plupart des principes de base de la guerre. Ils s'entassent, ils sont tout sauf agressifs. Ils ne sont pas saisis par la rage de vaincre. À mon avis, leur échec est dû pour une grande part au maintien des anciens régiments. Parce que la cavalerie

ne servait plus à rien, on a donné des chars aux anciens régiments de cavalerie. On forme les officiers aux blindés non pas parce qu'ils aiment les blindés, mais parce que ce sont des cavaliers⁸. »

Contrairement aux Allemands, souvent plus aguerris par cinq années de guerre en Europe ou en Afrique du Nord, la plupart des unités alliées ne possèdent aucune expérience des combats : c'est le cas de 27 des 39 divisions engagées en Normandie (soit 70 %). La proportion est particulièrement forte chez les Américains : 17 divisions sur 21 (soit quatre sur cinq) n'ont jamais connu l'épreuve du feu.

L'entraînement, même très long comme celui qu'ont suivi les Canadiens, ne suffit pas forcément pour se colleter avec l'ennemi sur le champ de bataille. Le général Foulkes, commandant de la 2^e division d'infanterie, le dit sans détour : « Lorsque nous avons engagé le combat à Caen et à Falaise, nous avons constaté, en nous heurtant à des troupes allemandes qui avaient l'expérience du combat, que nous n'étions pas de taille à lutter contre elles. Nous n'aurions pas réussi, n'eût été notre soutien d'aviation et d'artillerie. Pendant quatre ans, nous avons trimé dur et il fallut environ deux mois pour consolider cette division au point de la rendre apte au combat⁹. »

Plusieurs unités américaines, après des débuts calamiteux, finiront par faire montre de qualités que la propagande nazie, méprisante, leur déniait par principe. Pour Hitler, il est vrai, les Américains ont accouché d'une civilisation tout juste bonne « à fabriquer des lames de rasoir ». Les dogmes raciaux continuent de déformer la perception des capacités guerrières des adversaires. Malgré l'évidence croissante du contraire, la plupart des chefs militaires allemands, au nom d'une appartenance commune à la pseudo- « race » anglo-saxonne, perçoivent toujours les Britanniques comme de meilleurs soldats que

les « bâtards » américains à la « pureté raciale » si diluée qu'ils ne pouvaient pas être de bons combattants.

L'idéologie a-t-elle influé sur le comportement au combat des soldats allemands ? Le général Elfeldt, commandant du LXXXIV^e corps d'armée, aborda la question à la demande de Basil Liddell Hart après la guerre : « Le national-socialisme fanatisait les troupes, ce qui favorisa et nuisit tour à tour, à la discipline. Les relations entre les officiers et les hommes, bien meilleures qu'en 1914-1918, facilitaient l'obéissance. Cette amélioration était due d'une part à la conception nouvelle de la discipline inculquée à la Reichswehr après les expériences de l'autre guerre et, d'autre part, à l'influence du national-socialisme qui diminuait la différence entre les officiers et les hommes. Le simple soldat montrait plus d'initiative et réfléchissait plus que celui de la Grande Guerre, surtout quand il combattait seul ou dans un petit groupe¹⁰. »

Les deux camps qui se font face en Normandie ont des chaînes de commandement structurellement différentes, mais non exemptes, l'une comme l'autre, de problèmes de fonctionnement.

Désigné en décembre 1943 pour prendre en main la destinée de l'opération *Overlord*, Eisenhower n'est pas un chef de guerre comme peuvent l'être un Patton ou un Rommel. C'est avant tout un organisateur et un politique, plus enclin à la diplomatie qu'à l'exercice d'un commandement sur le terrain. Sa carrière s'est accomplie beaucoup plus dans les états-majors que sur les champs de bataille. Protégé de Marshall, chef de l'état-major général de l'armée des États-Unis, il a progressivement gravi les échelons. Commandant en chef des armées américaines sur le théâtre d'opérations européen en juin 1942, il a ensuite été investi par les Alliés de la responsabilité du

théâtre d'opérations méditerranéen. À ce titre, il a planifié les débarquements en Afrique du Nord (novembre 1942), puis en Sicile (juillet 1943) et dans la péninsule italienne (septembre 1943).

En janvier 1944, Eisenhower, assez naturellement, prend donc la tête du SHAEF (Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force), l'état-major suprême de la force expéditionnaire alliée en France. La mission qui lui a été confiée, il la rappelle dans un message diffusé le 5 juin à tous les hommes s'apprêtant à donner l'assaut en Normandie : « Soldats, marins et aviateurs des forces expéditionnaires alliées, vous êtes sur le point de vous lancer dans une grande croisade qui mobilise tous nos efforts depuis de longs mois. Le regard du monde est tourné vers vous. Les espoirs et les prières des hommes qui partout aiment la liberté vous accompagnent. En compagnie de nos alliés courageux et de nos frères d'armes sur d'autres fronts, vous amènerez la destruction de la machine de guerre allemande, l'élimination de la tyrannie nazie sur les peuples opprimés d'Europe et la sécurité pour nous tous dans un monde libre¹¹. »

Eisenhower et son chef d'état-major, Bedell Smith, étant américains, il a été décidé que les autres membres seraient des Britanniques. Le commandant en chef adjoint est l'Air Chief Marshal Tedder, un Écossais, dont il a pu apprécier les compétences à ses côtés en Afrique du Nord et en Italie. Les forces navales sont placées sous les ordres de l'amiral Ramsay, l'artisan de la magistrale évacuation de Dunkerque en 1940. Quatre ans plus tard, c'est lui qui organise de main de maître l'opération *Neptune*. Les forces aériennes ont été confiées à l'Air Chief Marshal Leigh-Mallory, à vrai dire un peu écrasé dans ce rôle par la forte personnalité de Tedder, un aviateur comme lui, qui n'hésite pas à empiéter sur les responsabilités

de son compatriote. Enfin, la responsabilité des forces terrestres revient au général Montgomery. De manière assez ambiguë, ce dernier assume un double commandement : celui du 21^e groupe d'armées qui rassemble la 1^{re} armée américaine de Bradley et la 2^e armée britannique de Dempsey, mais en exerçant un contrôle tellement étroit sur ce dernier – réduit le plus souvent à un simple rôle d'exécutant – qu'il apparaît aussi, *de facto*, comme le véritable commandant des forces anglo-canadiennes.

Celui que les soldats britanniques surnomment affectueusement « Monty » est très populaire depuis sa victoire à El-Alamein à l'automne 1942. Cependant le personnage est jugé par beaucoup parfaitement insupportable en raison de son caractère hautain, parfois retors, et de sa légendaire suffisance. Lorsqu'il avait appris sa nomination à ses côtés, Eisenhower n'avait pas manifesté d'enthousiasme excessif : « J'avais une préférence pour Alexander car j'avais eu avec lui des relations fort étroites ; mon admiration et mon amitié envers lui n'avaient fait que grandir avec les années. Je considérais Alexander comme le premier stratège britannique. Il était, de plus, plein de cordialité et de camaraderie. Les Américains l'aimaient instinctivement. Finalement, le Premier ministre décida qu'Alexander était indispensable en Italie. Le commandement fut donc attribué au général Montgomery, choix acceptable pour moi¹². »

En fait, les rapports entre les deux hommes, bien que restant toujours feutrés, se sont tendus assez rapidement. Excédé par les lenteurs de Montgomery dans la conduite des opérations, Eisenhower évite cependant les coups d'éclat et les décisions brutales à son encontre que lui suggère une partie de son entourage, Tedder en premier. Il préfère confier ses humeurs à son attaché naval, le capitaine Butcher, qui ne manque pas de les consigner dans son journal personnel. Montgomery, pour sa part,

n'apprécie guère Eisenhower, considéré comme un amateur peu compétent, incapable de comprendre sa géniale stratégie. « Monty » consulte souvent son protecteur, le général Brooke, chef de l'état-major impérial britannique, pour lui faire part de ses rancœurs, mais aussi lui soumettre ses projets – bien qu'il ne soit investi d'aucune responsabilité dans le cadre d'*Overlord* – avant même d'en discuter avec Eisenhower. Les deux hommes ont en commun une assez piètre opinion des capacités de ce dernier... comme d'ailleurs des généraux américains dans leur ensemble. Il est vrai qu'à leurs yeux ces représentants d'une jeune nation, à l'histoire bien courte, sont dénués de l'expérience militaire que les Britanniques, tout au contraire, ont pu acquérir au cours des guerres menées sans discontinuer pendant des siècles.

De surcroît, les conceptions stratégiques voire tactiques des deux alliés ne sont pas les mêmes. Les généraux américains, formés à West Point aux théories napoléoniennes, sont davantage tournés vers l'offensive. Patton en est sans doute l'exemple le plus représentatif – presque caricatural –, mais il est loin d'être un cas isolé comme le démontreront des officiers tels que Collins, « Joe l'Éclair », ou Wood, « Tiger Jack ». Les Britanniques, encore profondément marqués par les combats de la Première Guerre mondiale et leurs offensives très coûteuses en hommes, se montrent beaucoup plus prudents, voire timorés, à de rares exceptions près, tels le général des blindés Roberts ou le Canadien Simonds.

L'homologue d'Eisenhower, dans le camp adverse, est le maréchal von Rundstedt, commandant en chef à l'ouest depuis 1942. L'homme est un stratège de classe, au prestige intact : il n'a jamais perdu une bataille. Mais l'âge et ses démêlés avec le Führer ont développé chez lui une certaine apathie. Dans son quartier général de